

Le Billet...

Les enfants de la voie

Dans les diverses écoles où j'ai étudié puis enseigné, j'ai pu observer que les fils d'employés des chemins de fer constituaient une classe un peu à part. Chez eux, l'heure c'était l'heure : le train partait à 14 heures 13, et 14 heures 13 ce n'était pas 2 heures ou 2 heures un quart, mais 14 heures 13. Ils vous disaient : « Jeudi, j'ai pris le 2164 pour aller faire des courses à Béziers avec mes parents ». Ils connaissaient par cœur les numéros de tous les trains et leurs horaires précis. Les enfants ordinaires étaient exclus de cette franc-maçonnerie de langage.

Les fils de cheminots poursuivaient à l'école, au collège ou au lycée la grande fraternité de leurs parents. Ils avaient le sentiment d'être des privilégiés car ils ne payaient pas le train. Aussi, ils voyageaient. Beaucoup. Avec maman, ils allaient faire le marché à Nîmes où, disait-on, tout était moins cher. Les oranges, les abricots on allait les chercher à Port-Bou et, par la même occasion, on rapportait une bouteille de pastis espagnol.

En été, on s'arrangeait pour « faire le tour » des parents éloignés. En classe, les fils des employés du rail se prévalaient de connaître beaucoup de grandes villes de France. Des grandes villes dont ils n'avaient souvent vu que... la gare ! Mais de toute façon, les voyages

forment la jeunesse !

J'ai été moi aussi fils de cheminot, ou plutôt un enfant de la voie, par l'intermédiaire de ma grand-mère paternelle et de ma mère qui, tout à fait au bas de l'échelle, exercèrent pendant plusieurs années les modestes fonctions de garde-barrière.



La voie ferrée a été, dès mon plus jeune âge, mon espace de liberté, le terrain favori de mes jeux, une prodigieuse ouverture sur l'évasion et le rêve. Ces rails, luisants comme des bijoux, conduisaient au bout du monde. Il suffisait de les suivre, en marchant dessus. Marcher sur les rails, c'était le premier jeu à portée de pied. J'y avais acquis une grande dextérité, presque égale à celle du chef-cantonnier qui inspectait journalièrement son secteur de voie ferrée. Un autre exercice, plus pénible, était la progression d'une traverse à l'autre. Quant à l'étroit chemin de service, de part et d'autre du ballast, il était avant l'heure une piste cyclable pour nos vélos dont nous ne savions pas encore qu'ils étaient « tous terrains » !

La voie, quelle source de loisirs ! Mais aussi quelle mine de trésors ! Les tire-fonds n'étaient pas très attrayants, les coussinets bien lourds et de peu d'intérêt. Mais les coins qui étaient en bois avant d'être en acier, et surtout les minces plaquettes de bois créosoté !

Le bois fendu ou vermoulu d'une traverse permettait parfois d'arracher la plaquette de fonte carrée, ou bien la courte pointe portant la date de l'installation. De quoi se constituer une collection !

Et puis, et surtout il y avait l'animation de la voie : la bergère, le laboureur, un rare automobiliste demandant l'ouverture des barrières, le chef-cantonnier qui chaque jour resserrait les coins entre rail et coussinet, les cantonniers avec leur draineuse qui renforçaient le ballast et changeaient quelque traverse.

Il y avait enfin le spectacle, quatre ou six fois par jour, du passage du train Saint-Affrique - Tournemire et retour. Trains où une main qu'on ne reconnaissait pas toujours vous adressait un grand salut d'amitié ou vous lançait un message. Trains spéciaux : visite de quelque grand de la République : de Castelnuovo, Borel, Paul Painlevé ou... arrivée de leur dépouille mortelle ! Wagon de l'Economat qui, à la gare de Saint-Affrique concurrençait les épiciers du coin ! Pour rien au monde ma mère n'aurait manqué le passage de l'Economat !

Les plus tristes de ces convois étaient ceux qui emportaient vers la guerre nos pères et nos frères. Les plus gais ceux des soldats qui montaient en manœuvres au camp du Larzac, ceux des colles de vendangeurs pour le Pays-Bas, ceux des enfants partant pour la colonie de vacances de Sète.

Et le cirque ? Une fois, je ne sais plus si c'est Amar ou Bouglione, un grand cirque est venu à Saint-Affrique par train spécial. J'avais pu voir à un fenestrou d'un wagon la trompe pendante d'un éléphant. Quel bonheur !

Jacques VAIZY